

## Élisa

Elle aimerait distinguer ce qui se passe au-delà de l'au-delà de l'horizon.

Être une bouche qui embrasse le ciel et la mer.

S'allonger sur le monde et en sentir toutes les aspérités.

Humer le parfum des mers, des terres, des montagnes et des océans.

Elle a le corps menu de ses treize ans, mais aimerait engloutir le monde entier !

En attendant, elle écoute les vagues s'écraser contre la roche et mourir sur ses vêtements et sa peau. Au bord de la falaise, au milieu de la bruyère rose, verte et dansante, elle ouvre les bras et ses poumons. C'est si bon de respirer à fond.

Soudain, elle se raidit.

– Qui va là ?

Quelqu'un approche. Les herbes bruissent sous le poids d'un corps qui rampe. Elle tend l'oreille. Plusieurs corps.

Un frisson de peur et d'excitation la parcourt. Elle porte la main contre le manche de son couteau, prête à le sortir du fourreau fixé à sa ceinture. Elle aurait aimé posséder une épée, mais sa nourrice Gerda a refusé. Le couteau offert par sa mère adorée ne pouvait pas lui être confisqué, elle en aurait fait scandale, c'est sûr, alors Gerda a cédé.

La menace se rapproche de seconde en seconde.

Elle sourit. Ils sont si peu discrets !

Elle se retourne en une volte-face, avec un cri animal.

Onze garçons, en cercle autour d'elle, en sursautent de surprise et d'effroi. Ils bondissent sur leurs pieds, prêts à riposter.

– On aurait dit un goret ! s'esclaffe l'un d'eux.

Voilà qui donne le signal de la détente. Tous éclatent de rire avant de se laisser tomber dans l'herbe. Ils n'ont même pas d'arme, eux, rien que leur volonté de la surprendre, pour jouer.

– Mes frères, un de ces jours je vais vous blesser, si vous n'y prenez pas garde !

Aloys, Bernard, Clovis, Fulbert, Gontran, Lothaire, Norbert, Renaud, Théobald, Tristan et Urbain, les onze frères d'Élisa, tous d'une blondeur de blé, ne répondent rien. Ils savent qu'elle a raison. Elle est plus intrépide, plus vive et plus rapide qu'eux tous réunis.

Des bourrasques s'engouffrent dans le cercle qu'ils forment autour d'elle. Le regard de ses frères change. Elle le connaît et sait ce qu'il signifie. Gontran lui a dit un

jour, avec ce même air de surprise émue : «Tu ressembles si farouchement à notre mère.» Sur le seul portrait qu'ils possèdent d'elle, ses cheveux auburn sont mêlés au vent, elle a le visage déterminé et les yeux minéraux. On dit d'Élisa, comme on le disait de sa mère, que ses yeux sont parcourus d'éclats de diamant.

Un soupçon de tristesse se fraie un chemin dans leurs poitrines. Leur mère si belle, si forte, si généreuse, emportée par un treizième accouchement, deux ans auparavant. Le bébé avait péri en même temps que leur maman. C'était une fille. Elle aurait dû être la seule sœur d'Élisa. Ce n'est plus qu'un trou dans leurs cœurs à tous.

– Écoutez ! dit Bernard. La cloche !

La sorofratrie porte attention au nombre de coups, puis à leur rythme.

– C'est un visiteur, conclut Aloys.

– Ou une visiteuse, précise Élisa, sourcils froncés.

Bernard et Lothaire sont déjà en train de courir vers le château pour en avoir le cœur net. Leurs frères et sœur le suivent à la même allure.

## Brunehaut

J'ai envie de mourir.

En plus de cela, les cahots du carrosse me donnent la nausée.

— J'espère que vous saurez sourire devant le roi, ma chère enfant. Parce que, pour le moment, vous ressemblez à une morte.

J'ai une furieuse envie de fusiller\* du regard mon père assis en face de moi. Avachi serait un terme plus approprié. Je déteste sa manière de s'étaler sur la banquette, comme si le monde lui appartenait. Il ne fait aucun effort de bienséance ni de propreté depuis qu'il vit seul avec moi. Il a pris

\* Les fusils n'existent pas encore à cette époque médiévale, bien entendu ! Si l'expression « fusiller du regard » est utilisée ici par Brunehaut, c'est parce qu'il s'agit d'une traduction modernisée du récit qu'elle en aurait fait en langue d'oïl (ancien français). D'autres termes modernes émaillent toute la narration au style direct ou indirect qui se déroule au Moyen Âge, pour la même raison.

son seul bain de l'année trois jours auparavant, en prévision de ce voyage. Il se tiendra beaucoup mieux en présence du roi Grégoire, pour sûr ! Ce sera un autre homme. Ma nausée s'accroît.

Le son des cloches me détourne de mes sombres pensées. Mon regard se perd par la fenêtre, vers la lande tourmentée par les vents. Je me sentirais enfermée si par malheur je devais vivre sur cette île. Mon père et moi, on y est arrivés au terme d'un trajet en bateau de plus d'une semaine. Quelle que soit la direction des promenades en ce lieu, c'est la mer hostile qui gronde au bout du chemin. De quoi suffoquer, surtout quand on ne sait pas nager. Or, je n'ai jamais appris à nager. Aucune fille n'apprend à nager dans ce monde-ci. Ni à courir. Ni à s'enfuir d'où que ce soit. On nous apprend au contraire à ne surtout pas bouger de l'endroit qu'on choisit pour nous.

Je me penche vers l'extérieur. Qu'est-ce donc que ces animaux-là ? Ils vont si vite, et si joyeusement ! Un, deux, trois... Douze. Dont un avec une crinière châtain tirant vers le roux. Ils se dirigent, comme le carrosse, vers le château situé en haut de la colline, au centre de l'île. Comme j'aimerais les rejoindre pour fendre l'air et sentir mon cœur éclater du bonheur d'aller vite !

— Brunehaut, ma fille, vous soupirez à nouveau. Par pitié, retenez en vous l'air de votre corps, c'est répugnant de nous le faire partager, et faites bonne figure ! Notre avenir en dépend.